

Amina Haddaoui

Doctorante au Laboratoire Méditerranéen de Sociologie (LAMES – MMSH)

Université de Provence – Aix-Marseille I

ahaddaoui@mmsch.univ-aix.fr

« Communication au colloque « Città, criminalità, illegalità »
6-7 décembre 2006 – Université Federico II, Naples, Italie

Texte final pour la publication d'un ouvrage collectif, en cours d'édition (janvier/février 2009) en Italie. (en italien).

« Le trafic du cannabis : des filières internationales aux réseaux locaux marseillais, l'articulation des différents espaces ».

Le Maroc est le premier pays producteur / exportateur de haschich. En 2004, la production de résine de cannabis d'origine marocaine est estimée à 2760 tonnes ; le chiffre d'affaires du marché international du haschich d'origine marocaine est évalué à 13 milliards de dollars (\$) (soit 10,8 milliards d'euros)¹. Le Maroc est ainsi le principal fournisseur du marché européen.

Les routes commerciales sont terrestres, maritimes, et quelques fois aériennes. Les modes de transports sont divers : voitures, camions, zodiacs, bateaux, avions. Le trafic est multiple, disparate et va d'un commerce de « fourmis » qui transportent de quelques centaines de grammes à quelques kilos jusqu'à un trafic très ample qui concerne l'acheminement de plusieurs tonnes à destination du marché européen.

Les profils des acteurs sont extrêmement hétérogènes. Le petit trafic est généralement le fait d'individus ou de familles qui profitent de leur séjour estival pour ramener en France quelques kilos, voire moins d'un kilo. Les gros exportateurs et importateurs, quant à eux, sont insérés dans des réseaux d'organisations criminelles très composites : producteurs et trafiquants marocains, intermédiaires, trafiquants européens. Ces filières internationales se caractérisent par une forte segmentation et des ruptures de charge : là, le sud de l'Espagne, en

¹) Nations Unies - Office contre la Drogue et la Crime, *Maroc enquête sur le cannabis 2004*. Rapport 2005.

particulier l'Andalousie, devient un territoire de transit et de stockage de la marchandise mais aussi un espace qui se joue des frontières nationales. En effet, il s'avère que des trafiquants européens sont aujourd'hui installés dans cette région et organisent l'exportation de la résine de cannabis vers leurs pays d'origine et plus précisément vers leur ville d'origine. C'est le cas par exemple de trafiquants marseillais.

J'ai mené une recherche ethnographique sur les formes sociales et spatiales de la production et de la circulation du cannabis, de 1999 à 2006. Je me suis particulièrement intéressée à la manière dont se structurent les filières et la distribution. Les enquêtes de terrain se sont déroulées par immersion : j'ai eu recours à des comparses, impliqués dans ces trafics, avec lesquels j'ai créé des relations solides basées sur la confiance. J'ai appliqué la méthode de l'observation participante sous différents aspects : j'ai parfois dissimulé mon identité de chercheur, avec la complicité de mes comparses. Sans doute cette dissimulation d'identité peut poser des questions d'un point de vue éthique mais la nature même de cet objet de recherche fait que certains univers sociaux sont totalement hermétiques aux chercheurs. J'ai suivi les routes et les filières du cannabis à partir de leur lieu de production (Le Rif au Maroc), en passant par le sud de l'Espagne (Malaga et Marbella) jusqu'à leur destination finale. Ainsi les villes que j'ai traversées sont apparues comme des centres de réseaux, des lieux de segmentation et de rupture de charge.

Dans cette recherche, mon objectif était d'interroger les articulations entre les diverses formes sociales et spatiales du trafic. Comment s'opère l'articulation entre les différentes échelles territoriales ? Y a-t-il continuité ou discontinuité entre les réseaux d'importation du cannabis en Europe et les réseaux de distribution locaux ?

1 - Le rif, la genèse du marché du cannabis : *Trois générations de producteurs ou trois profils types de producteurs trafiquants*

La culture du cannabis représente un moyen de survie pour une partie de la population locale (petits cultivateurs) alors que pour d'autres elle est source d'enrichissement et d'accumulation du capital. C'est à cette deuxième catégorie de producteurs que je me suis intéressée : les producteurs - trafiquants. J'ai dégagé leurs caractéristiques principales en construisant une typologie : il en ressort trois profils.

1.1 - 1^{ère} génération, les « vieux de la montagne » : des relations marchandes traditionnelles

Au sein de cette génération la production reste familiale, artisanale et traditionnelle. Les relations marchandes sont régies par un code d'honneur fondé sur l'oralité et le respect de la parole donnée. Ce code d'honneur se décline de différentes manières :

D'un point de vue social, ils sont des notables de la région, connus et reconnus par tous ; la plupart du temps ce sont des Hadj (ils ont effectué le pèlerinage à la Mecque), ce qui leur confère une notabilité supplémentaire ; ce sont des hommes respectés, à qui on fait confiance.

Leurs caractéristiques principales sont la discrétion et la réserve, ils parlent peu et se montrent peu ou pas du tout. Ils ne montrent pas et ne font pas étalage de leur richesse ; l'ostentation n'est pas de rigueur. Les valeurs et les normes de ces hommes sont traditionnelles.

Ils assurent la médiation dans la société locale, on se réfère à eux pour être témoins des négociations. Ils ont ainsi un rôle de conciliateur dans la gestion des conflits, des désaccords. Ils sont aussi les dépositaires et les garants de la « parole donnée ».

Ils respectent et aident de manière significative les petits paysans producteurs ; ils gardent des liens très forts avec eux car ils sont eux-mêmes issus de ce monde rural paysan. Ce soutien se manifeste à différentes occasions : ils prêtent de l'argent (sans intérêts), ils se cotisent pour payer des opérations chirurgicales, ils aident à la scolarité des enfants.

Du point de vue de leur activité économique, ils thésaurisent et ne réinvestissent pas le capital accumulé dans des sociétés productives. Pour la majorité d'entre eux l'argent du trafic du cannabis est « dissimulé » et précieusement gardé chez eux.

Ce sont des hommes qui ne sortent pas de leur société locale (spatialement et socialement). Donc de manière générale ils sont très peu connectés aux réseaux et aux filières internationales du cannabis. Ils sont capables de produire, de vendre, mais par exemple en termes de logistiques de transport ils ne dépassent pas les frontières du Maroc. Ils garantissent au client un transport de la marchandise² dans n'importe quelle ville du Maroc, mais par la

²) Il existe une division sociale du travail autour de la production et du commerce du cannabis. Le transport est une activité à part entière. Très peu de producteurs de cette génération possèdent des sociétés de transports, ils

suite le client doit lui-même trouver des transporteurs si il veut franchir les frontières du Maroc. Les négociations et les transactions commerciales se tiennent chez eux³.

Ils sont fermement ancrés dans une société locale, traditionnelle. Ils font partie d'un univers social marqué par la reproduction et le conservatisme.

1.2 - 2^{ème} génération : Entre traditionalisme et modernisme, l'émergence d'une figure type

La caractéristique fondamentale de ces producteurs – trafiquants de cette génération, à la différence de leurs « pères », est qu'ils sont en train de sortir de leur société locale. Ils en sortent d'un point de vue spatial – ils ont tous au moins une maison principale dans une grande ville marocaine où ils résident une partie de l'année ; ils peuvent ainsi scolariser correctement leurs enfants, les inscrire à des clubs pour enfants et adolescents ; ils séjournent à la montagne l'été et pendant la période de récolte du haschich et de transformation de celui-ci en résine de cannabis.

Ils se détachent aussi de la société locale d'un point de vue culturel, c'est-à-dire qu'ils tissent des liens, des réseaux, des systèmes relationnels typiquement urbains. Le trafic se trouve ainsi « délocalisé » dans les villes, lieux par excellence des affaires, des négociations, des pourparlers. Je dirai que ces producteurs ruraux tendent à « s'urbaniser » ; on assiste ainsi à l'émergence d'une figure-type spécifique de trafiquants. Les sociabilités typiquement urbaines – en l'occurrence celle qui ont lieu autour des cafés, des cabarets, des boîtes de nuit et des hôtels – sont le substrat par excellence à partir duquel ils vont tisser des liens. Ce processus d'accès à l'urbanité leur permet d'une part de s'immiscer dans le monde des affaires légales, et de créer des entreprises et d'autre part de rechercher constamment de nouveaux interlocuteurs pour le trafic du cannabis – clients potentiels, transporteurs – car si les routes commerciales du cannabis sont stables il n'en est pas de même pour les filières et

négocient régulièrement avec les transporteurs. Le client est ainsi pris en charge : le trafiquant lui fournit la marchandise et lui trouve un transporteur parmi ses réseaux de connaissance.

³) Par exemple un des « vieux de la montagne » que j'ai rencontrée, possède trois maisons les unes à côté des autres. La première est la maison familiale où réside la famille élargie : épouse, fils, belles-filles, petits enfants. La seconde est uniquement réservée aux « invités », c'est-à-dire aux différents clients qui y logent le temps de leur séjour. Enfin une troisième qui sert d'entrepôt et de local de travail pour la transformation du haschich en résine de cannabis.

les réseaux qui sont constamment en mutations ; il s'agit donc pour eux d'être prêt pour parer à toute éventualité. Une de leur activité principale est cette recherche constante de clients et de transporteurs, même si ils n'en ont pas un besoin immédiat. Néanmoins quand une filière est démantelée, ils ont déjà d'autres « contacts » qu'ils peuvent mobiliser pour monter d'autres filières.

Ces hommes sont encore entre deux mondes :

Le monde rural, traditionnel, constitué d'héritages traditionnels.

Le monde urbain, moderne, constitué de fluidité, d'intensification des liens commerciaux.

La plupart d'entre eux n'ont jamais été scolarisés, pourtant ce processus de sortie de leur société locale leur permet d'acquérir un capital social et culturel (par exemple Abdellah parle plusieurs langues étrangères alors qu'il ne sait pas lire et écrire l'arabe).

Ils se caractérisent par des marques ostentatoires de richesse (maisons et voitures luxueuses, etc...). Cet étalage de richesse est notamment remarquable quand ils ne sont pas dans leur société locale. En effet, comme leurs pères, ils sont connus et reconnus à l'intérieur de leur société locale, ils n'ont pas besoin d'afficher leur richesse. Néanmoins quand ils en sortent, leur seule manière effective d'acquérir honneur et respectabilité est la démonstration des richesses.

Dans les villes, ils fréquentent assidûment les lieux modernes, les bars et boîtes branchés de Casablanca, Fès, Rabat ou Tanger. Néanmoins j'ai remarqué qu'ils sont fortement stigmatisés par les populations aisées qu'ils côtoient. Les classes supérieures les renient et se distinguent d'eux. En effet, le capital financier de ces producteurs-trafiquants n'est pas suffisant pour être intégré totalement à cette classe supérieure. On les montre du doigt en les affublant de toutes sortes de sobriquets (« *paysans qui ont de l'argent mais qui n'ont aucune éducation* » « *qui ne savent pas se comporter en société* », « *qui ont des mauvaises manières avec les femmes* »)

Finalement ces hommes n'ont pas fini leur « voyage social » : ils essayent d'accéder à des mondes sociaux qui ne leurs reconnaissent aucune légitimité culturelle, ils sont en quelque sorte considérés comme des *parvenus*. Faute d'un capital culturel significatif, « leur voyage social » n'aboutira probablement jamais.

Néanmoins, en ce qui concerne leur activité commerciale du cannabis, ils sont connectés à des réseaux et des filières internationales. Culturellement et socialement ils sont encore ancrés dans leur société locale rurale mais commercialement ils sont en connexion avec les trafiquants européens, en l'occurrence des trafiquants espagnols. Ils peuvent ainsi garantir au client le transport de la marchandise jusqu'en Espagne. Ils parlent de leur activité commerciale comme d'un « travail ».

1.3 - 3^{ème} génération : Des entrepreneurs confirmés

Comme leurs « pairs » ou « pères » de la 2^{ème} génération ces hommes sortent de la société locale. Néanmoins la différence fondamentale est que ces hommes ont été scolarisés et ont mené des études supérieures (droit, économie, commerce). Ils sont cultivés, instruits et disposent d'un capital social et culturel identiques aux classes supérieures marocaines. Ils investissent de manière active le capital accumulé dans des entreprises industrielles et commerciales légales.

Ils vivent dans les grandes villes du Maroc d'où ils gèrent leurs affaires (principalement Fès, Casablanca, Rabat, Tanger). Ils ont un pied dans la légalité et un autre dans l'illégalité. Le commerce de cannabis a servi de base à l'accumulation d'un capital nécessaire pour leurs entreprises légales. Néanmoins ils n'ont jamais délaissé le commerce de cannabis.

Ils évoluent avec aisance dans différents mondes sociaux, ils possèdent assez de clés – contrairement à la génération précédente – pour évoluer dans différents univers culturels. Socialement ils ont accompli « un voyage social » que leurs « pairs » ou « pères » ne sont pas en mesure d'achever faute d'un capital social et culturel suffisants.

De par leur capital financier, culturel et social ils sont parfaitement insérés et intégrés dans les classes supérieures. Ils fréquentent les lieux branchés et côtoient aisément la « jeunesse dorée » des villes où ils résident.

Les hommes de cette génération, sont aussi connectés aux réseaux et aux filières internationales. Néanmoins contrairement à la génération précédente ils sont en relation avec des trafiquants européens autres que les espagnols (français, italiens, allemands, belges,

britanniques, néerlandais). Ils sont en mesure de proposer au client un transport de leur marchandise au-delà de l'Espagne.

Ils se qualifient eux-mêmes de « business man » et parlent de leur activité commerciale légale et illégale comme des « affaires ». Ils se mobilisent et sont très actifs dans la recherche de clients, de transporteurs, pour leurs affaires légales et illégales.

L'objectif principal de ces deux dernières générations est de contourner les différents intermédiaires marocains et espagnols pour se connecter directement aux autres trafiquants européens et mener des affaires directes avec eux.

Au sein de ces trois générations de producteurs trafiquants j'ai pu assister à des transactions commerciales, à des négociations, entre producteurs et clients, entre producteurs et transporteurs. Evidemment, le fonctionnement de ce commerce illégal est bien plus complexe que ne le laisse apparaître la typologie que j'ai construite. En effet, autour de ces producteurs se greffent des individus qui ne sont pas producteurs mais qui sont impliqués dans le trafic dans des positions d'intermédiaires. Pour certains d'entre eux leur rôle se cantonne à la mise en relation entre des clients et des producteurs. Quant aux autres ils sont des trafiquants non producteurs mais ils ont quasiment les mêmes caractéristiques que les producteurs trafiquants de la troisième génération. Ainsi au cours de mes investigations, j'ai pu observé le montage d'une filière maroco-italienne qui impliquait différents protagonistes : des trafiquants italiens, des jeunes italiens d'origine marocaine (mise en relation), un trafiquant non producteur de Casablanca, un intermédiaire de mise en relation de Fès et un producteur trafiquant. Chacun reçoit une commission pour son activité. La première opération a porté sur une livraison de 500 kilogrammes de résine de cannabis⁴. Celle-ci s'est déroulée sans embûche. Il est évident que pour les opérations suivantes les trafiquants italiens et le producteur trafiquant marocain négocieront directement entre eux et éclipsent ainsi les différents intermédiaires.

2 – Du Maroc à l'Espagne : le cheminement d'une marchandise

⁴) En général la première opération est en quelque sorte une manière de tester la fiabilité des différents protagonistes : la capacité de production et de livraison du producteur, la solvabilité du client, la crédibilité des intermédiaires. Elle porte sur des quantités moyennes (demi-gros). Elle permet de construire une relation de confiance et de coopération.

A partir du Maroc, les modes de transports sont divers : voitures, camions, zodiacs, bateaux, avions. La livraison de la marchandise en Espagne constitue sans doute le moment de rupture de charge le plus délicat pour les trafiquants. Mais avant de rentrer dans les détails il est important de souligner le rôle majeur qu'occupe le sud de l'Espagne dans le trafic du cannabis.

2.1 – L'Andalousie : un espace transnational

Des enquêtes de terrain sont nécessaires dans cette région espagnole pour comprendre la circulation du cannabis à une échelle européenne et pour appréhender la segmentation des filières. Le sud de l'Espagne, en particulier l'Andalousie, est devenu un territoire de transit et de stockage de la marchandise mais aussi un espace qui se joue des frontières nationales. En effet, des trafiquants européens sont aujourd'hui installés dans cette région, ils y vivent et organisent l'exportation de la résine de cannabis – mais aussi de la cocaïne – vers leurs pays d'origine et plus précisément vers leur ville d'origine. Cette migration des trafiquants européens vers le sud de l'Espagne a lieu depuis à peu près une dizaine d'année – c'est-à-dire depuis la mise en place de l'Espace Schengen. Ils concurrencent ainsi les trafiquants espagnols mais aussi les trafiquants (non producteurs) d'origine marocaine qui vivent dans cette région.

Ces réseaux de trafiquants marocains et européens se côtoient, font des affaires ensemble, mais ne fonctionnent sur aucun engagement à long terme ; ces échanges sont circonstanciels, instantanés, opportunistes ; l'entrée se fait par cooptation et par la disponibilité des finances. Pour des raisons de sécurité les chaînes de distribution sont fractionnées ; la circulation de l'information – ou sa rétention – est primordiale dans ces organisations criminelles, elle fait partie du capital social des membres des réseaux. Les positions des uns et des autres dans les réseaux sont fluctuantes ; la principale stratégie est de contourner les différents intermédiaires afin de monter des affaires directes avec les producteurs trafiquants marocains. Le trafic est ainsi constamment réorganisé, les positions sont toujours renégociées dans ces réseaux dont l'efficacité tient à leur capacité à créer de nouveaux marchés. La concurrence entre ces réseaux est très forte et induit des confrontations féroces entre différentes bandes qui parfois se terminent par des crimes. Les relations conflictuelles, les désaccords, les rivalités font de cette région une zone criminogène où les

règlements de compte, les intimidations et l'usage de la violence sont des manières de régler les différents.

J'ai mené des enquêtes dans un territoire qui se situe entre les villes de Malaga et Marbella. L'accès aux réseaux qui oeuvrent dans ce territoire n'est pas facile ; il m'a fallu plusieurs mois de préparation et cela aurait été impossible sans l'aide précieuse de mes comparses.

J'ai pu observé deux types de réseaux :

- un premier réseau, dans une ville moyenne proche de Malaga, constitué de français (des nantais et des toulousains) et d'espagnols.
- un second réseau dans une ville moyenne proche de Marbella. Ce réseau est constitué d'espagnols, d'allemands et de marocains.⁵

2.2 – Les réseaux marseillais à partir du sud de l'Espagne

En ce qui concerne les marseillais, leur nombre est estimé à une dizaine⁶. Ils sont issus de l'ancien monde du banditisme marseillais. En Espagne, ils sont propriétaires de boîtes de nuit ou de commerces de « façade ». Plutôt spécialisés dans les braquages et les vols à mains armés, ils se sont reconvertis dans le commerce du cannabis parce que cette activité est moins dangereuse et le ratio bénéfices/risque n'est pas négligeable. Par la suite ils passent au trafic de cocaïne. De la région PACA (Provence Alpes Côtes d'Azur), sont identifiés des marseillais mais aussi des corses et des toulonnais. Une filière, liée, à ces trafiquants installés en Espagne, a été démantelée en 2004⁷. Ces marseillais ont des « correspondants » à Marseille qui se

⁵) Remarque : il est intéressant de noter qu'au sein des réseaux que j'ai explorés, les trafiquants marseillais ont une mauvaise réputation. En effet, selon les propos des trafiquants que j'ai rencontrés, « *les marseillais ne sont pas discrets et en plus ils sont très surveillés par la brigade des stupéfiants car il existe une bonne collaboration entre la police espagnole et la police française* ». Ces propos sont par ailleurs corroborés par la Brigade des Stupéfiants de Marseille. Mes interlocuteurs précisent qu'ils ne souhaitent donc pas « *travailler avec les marseillais* ».

⁶) Source : brigade des stupéfiants de Marseille.

⁷) Source : Ministère de l'Intérieur

URL : http://www.interieur.gouv.fr/sections/a_votre_service/drogue/lutte-traffic-drogue/affaires-marquantes/view

« FRANCE : DIPJ de MARSEILLE, ESPAGNE : Police judiciaire de BARCELONE / saisie de 545 kg de résine de cannabis et 60 000 € le 2 septembre 2004 - 21 interpellations.

chargent de la réception de la marchandise et de la distribution à l'échelle de la ville au niveau des semi-grossistes.

Un des moyens de transport les plus utilisés entre la côte marocaine et la côte espagnole est le Zodiac (équipé de 4 moteurs de 125 chevaux). En général les convois se font de nuit ; le rendez-vous sur les plages est rapide et très précis.

La livraison se fait en présence des différents trafiquants (les commanditaires) ; chacun vérifie rapidement sa marchandise et la récupère (par exemple 300 kilogrammes pour *monsieur x*, 200 kilogrammes pour *monsieur y*, etc). Ce moment de rupture de charge est sans doute le plus délicat et le plus risqué du cheminement. Sur les côtes espagnoles, la surveillance policière est très accrue.

Ensuite à partir de cette étape, un autre parcours de la marchandise va démarrer, pour l'acheminement de la marchandise vers d'autres lieux : l'Espagne et les autres pays européens. Le transport se fait par voie maritime ou terrestre, selon la destination et en fonction des techniques de transport propre à chaque trafiquant. Néanmoins, un nouveau mode de transport est apparu depuis quelques années : le « go fast ».

Cette technique du « go fast » s'effectue avec un convoi « sauvage » de plusieurs voitures très rapides, Mercedes, Audi Quattro ou A8, qui transportent la marchandise par paquets de 500 kilogrammes de cannabis, voire jusqu'à 800 kilogrammes. La nouveauté de cette technique de transport est que la marchandise n'est pas dissimulée, elle est simplement entreposée dans le

Démantèlement d'un réseau de malfaiteurs français originaires de la région PACA, opérant entre le Maroc, l'Espagne et la région PACA, spécialisé dans l'importation de grandes quantités de résine de cannabis marocain, stockées en Espagne et acheminées à flux tendus vers des cités sensibles du sud-est de la France. Initiée en juin 2003, l'enquête permettait d'identifier un réseau de malfaiteurs chevronnés spécialisés dans le trafic de cannabis disposant au Maroc et en Espagne d'importants relais logistiques.

Après la saisie en Espagne, en février 2004, de 1 150 kg de résine et de l'interpellation de 9 trafiquants appartenant à l'organisation, le réseau parvenait à mettre sur pied, dès septembre 2004, une nouvelle importation de cannabis. Le 2 septembre 2004, les opérations de police menées tant en France qu'en Espagne, se concluaient en Espagne par la saisie de 40 kg de résine et l'interpellation, en Espagne, de 3 français membres du réseau et en France par la saisie de 545 kg de résine de cannabis et l'interpellation de 21 personnes.

Saisie Stup 545 kg résine

Passeurs

Trafiquants 21

Argent saisi 51 500 €

Biens saisis Villas en Espagne

Investigations internationales Maroc / Espagne-France

Coopération interservices »

coffre des voitures⁸. Les conducteurs roulent de nuit ; ils sont cagoulés pour éviter d’être photographiés et reconnus si ils sont filmés. Ils peuvent parfois passer les péages d’autoroute en force. Pour les polices, espagnole ou française, il est dangereux d’essayer d’arrêter ces convois lancés à très grande vitesse sur les autoroutes ou les routes ; cela impliquerait des courses-poursuites assez périlleuses et sans garantie de résultat.

Les chauffeurs, qui sont généralement très jeunes et téméraires, ne sont que des employés ; ils sont rémunérés à la prestation. Mais quand le véhicule approche de Marseille, la tâche du jeune chauffeur s’arrête là. Le commanditaire principal, peu connu et surtout discret, assure le relais : il prend la voitures en mains. Celui-ci est la plupart du temps escorté par un ami, un homme de confiance, qui est souvent son associé.

Ils se rendent alors au lieu d’entreposage, où la marchandise doit rester le moins longtemps possible. Au delà d’une dizaine de jours cela devient périlleux car ils ne peuvent pas laisser des kilos de cannabis sans protection : le risque est trop grand de se le faire voler. Les lieux d’entreposage sont souvent des hangars abandonnés mais pas dans la ville de Marseille (dans les petites villes aux alentours). Dans ces endroits tranquilles et discrets s’opère dans la majorité des cas une première opération de coupage. Le stock entreposé commence alors à se fragmenter ; la distribution vers les semi-grossistes peut alors commencer.

3 – Les mondes du banditisme et les mondes populaires dans le trafic de cannabis à Marseille : croisements et porosités

Les institutions pénales et judiciaires locales signalent de manière récurrente l’émergence de groupes de jeunes – des équipes – issus des quartiers populaires de Marseille et qui ont accédé au commerce de demi-gros du cannabis. Ces constats sont par ailleurs corroborés par les enquêtes de terrain que je mène à Marseille. Néanmoins cette implication des mondes populaires dans le trafic de demi-gros a soulevé un certain nombre de questions : comment certaines franges des mondes populaires ont accéder au trafic de demi-gros ? Quand est-ce que ce processus a commencé ? J’ai alors entrepris un travail socio-historique autour de ce questionnement. Ce travail historique me semble important dans la compréhension des

⁸) Selon mes interlocuteurs, cette technique est apparue depuis la mise en place des appareils à rayon X par les services de douanes français et espagnols. En effet, la marchandise – surtout celle qui est transportée en grande quantité – est traditionnellement cachée dans des camions de manière minutieuse. C’est une opération qui requiert un savoir-faire particulier. La technique du « go fast » est un des moyens, pour les trafiquants, de contourner la mise en place de ces appareils.

mécanismes à l'œuvre au sein des mondes populaires et en particulier dans les territoires urbains sensibles. Les pouvoirs publics constatent la prégnance⁹ du « phénomène » drogue au sein des quartiers populaires. Aujourd'hui, pour comprendre cette situation sociale - c'est-à-dire les modes de consommation et les formes de trafic - c'est saisir les manières dont ils ont pris place socialement et historiquement dans les zones urbaines sensibles.

La tendance générale de l'économie des produits au niveau national et local, à Marseille, concerne le passage d'une économie fortement intégrée, type « french connection » des années 60-70 à la pulvérisation en de micro entreprises. Si Marseille se présentait comme un district productif au temps de la « french connection », les formes contemporaines du commerce de psychotropes – notamment de la résine de cannabis et de la cocaïne – se distinguent radicalement des formes anciennes. A partir des années 70, le marché intérieur français des drogues va subir des transformations profondes : éclatement en un trafic de demi-gros puis de détail, dispersion spatiale des marchés de détail, multiplication des réseaux de consommation et de trafic, hétérogénéité des profils des acteurs (consommateurs et trafiquants), professionnalisation de certains secteurs du trafic¹⁰.

Dès le début des années 80¹¹, les mondes populaires vont accéder au trafic de gros par des croisements, des rencontres, des collaborations avec les mondes du banditisme. Aujourd'hui nous connaissons à grand trait l'histoire du banditisme français, les acteurs emblématiques de ces mondes, les transformations notoires de ces deux dernières décennies¹² et leurs implications dans les économies liées au trafic de drogues¹³. Si ces différents travaux affirment qu'il existe bien des liens entre ces mondes – ou du moins certains opérateurs – et

⁹) Cette prégnance est signalée par le Plan Gouvernemental de lutte contre les drogues illicites, le tabac et l'alcool, 2004-2008 de la MILDT : « La prégnance de la drogue dans les quartiers est subie plus qu'admise, souvent vécue dans la honte par les populations résidentes quand leurs enfants ou leurs proches sont concernés. Elle est perçue comme un retentissement des difficultés sociales et économiques, une inégalité et une stigmatisation supplémentaires »

¹⁰) Fatela J. (rapport présenté par), Groupe Pompidou, Drogue, micro-économie et pratiques urbaines en France, rapport au Conseil de l'Europe, avril 1992.

¹¹) Il faut souligner que les années 80, en ce qui concerne les psychotropes, sont marquées par la consommation massive de l'héroïne et de sa commercialisation. Les mondes populaires vont donc dans ce premier temps d'abord accéder au trafic de l'héroïne, par les croisements avec les mondes du banditisme.

¹²) Follorou J., Nouzille V., Les parrains corses, leur histoire, leurs réseaux, leurs protections, Fayard, 2004. Pierrat J., Une histoire du milieu, grand banditisme et haute pègre en France de 1850 à nos jours, Denoël, 2003.

¹³) Colombié T., Lalam N., Schiray M., Les acteurs du grand banditisme français au sein des économies souterraines liées au trafic de drogues, CIRED/IHESI, 2000.

les mondes populaires, il n'en reste pas qu'ils nous informent très peu – ou pas du tout – sur les modalités de ces connexions. Les témoignages que nous avons recueillis, notamment ceux des semi-grossistes désignent largement deux moments où ces croisements ont été possibles :

- Les bars et les sociabilités de bars, en l'occurrence les jeux d'argent illégaux (les parties de carte).

- Les séjours en prison des jeunes des mondes populaires (souvent pour des petits larcins) et de certains opérateurs des mondes du banditisme.

Il ne s'agit pas ici de dire que les « chefs » de file des bandits recrutaient eux-mêmes directement dans les mondes populaires. Ce qui était recherché là c'était plutôt des débouchés pour distribuer les stupéfiants. Le trafic de stupéfiants est une activité qui mobilise une main d'œuvre abondante. Sans cette condition sa pérennisation ne pourrait se faire.

La diffusion du trafic de stupéfiants s'est fait par capillarité et de manière réticulaire.

Ce qui est marquant dans ces croisements c'est bien la transmission de savoirs-faires, de méthodes, qui à leur tour font se déployer dans des cercles de plus en plus étendus, par des réseaux parentélaires (ethniques ou pas), amicaux (de voisinage ou pas) au sein des mondes populaires ; ils seront réappropriés, transformés. Nous assistons ainsi à l'émergence d'équipes de trafic ; ces groupes d'individus sont plutôt liés par des relations d'interconnaissance – souvent des cliques – qui reposent sur des liens familiaux ou amicaux. Dans les quartiers populaires marseillais, ces réseaux de connaissance se répartissent sur différents niveaux. On trouve d'abord les réseaux familiaux qui vont de la famille nucléaire, en passant par les parents alliés et consanguins, jusqu'à - pour certains individus - la présence d'une famille de type clanique. Ensuite viennent les réseaux d'amis, de copains, de camarades, mais aussi de connaissances sur lesquels on peut mettre un prénom, un nom, ou toute autre identification (le frère, le cousin, le père de untel, etc). Et enfin, un réseau - quantitativement le plus important - constitué des personnes connues au moins de vue, qui font partie du « paysage » du quartier.¹⁴

¹⁴) Lepoutre D., Cœur de banlieue. Code, rites et langages, Paris, Odile Jacob 1997.

Nous assistons, à partir de ce moment là, à une multiplication des réseaux de distribution. Ces réseaux mis en place ne sont pas des réseaux verticaux qui se caractériseraient par un fonctionnement pyramidal et hiérarchique. Au contraire les réseaux sont horizontaux et plus complexes qu'il n'y paraît. Ces réseaux ont quasiment les mêmes caractéristiques sociales, les mêmes modes de fonctionnement que ceux qui sont à l'œuvre dans le sud de l'Espagne ; Ils se différencient par l'échelle territoriale qui évidemment n'est pas la même et par le niveau du trafic (grossistes en Espagne et semi-grossistes à Marseille).

Les membres d'un réseau ont le même intérêt ; la préoccupation majeure de chacun est de maintenir sa propre activité et, de fait, que l'activité des autres se maintienne aussi. Ils sont liés par des chaînes d'interdépendances. Le vendeur de détail ne peut se passer du semi-grossiste et vice-versa. La contrainte principale à laquelle ils doivent faire face – l'activité policière – fait que certains membres sont arrêtés et que du coup les réseaux de distribution se recomposent, se reconstruisent ; Néanmoins, la tension principale, au sein des réseaux de distribution des stupéfiants est que chacun doit trouver un équilibre entre des relations de coopération et de concurrence.

A partir de « ces moments » caractérisés par des complicités, des porosités, d'univers socialement différenciés, se mettent en place des configurations sociales du trafic socialement identifiables.

3.1 - Une économie commerciale, monétarisée

a) Trafic de stupéfiants et promotion sociale et/ou reclassement social:

Pour certains acteurs, que nous avons rencontrés, l'implication et l'entrée dans le trafic se font avec des objectifs très clairs : trafiquer pour se constituer un capital qui permet l'achat d'un commerce. Le premier motif mis en avant est bien l'inaccessibilité au système de crédit bancaire. Le trafic se présente alors comme une opportunité de faire du « capital ». Enfants d'ouvriers, ils sont conscients qu'ils ne peuvent pas bénéficier non plus d'un soutien financier familial. Ils participent au trafic pendant plusieurs années et ils investissent leur capital dans l'achat d'un commerce.

Parmi cette première génération de vendeurs, nous avons ainsi identifiés trois types de commerces : des bars, des snacks, des commerces d'alimentation de proximité. Une grande

majorité d'entre eux, cesse toute activité délictueuse, une fois qu'ils sont établis comme commerçants légaux.

b) Des carrières dans le « deal »

Ces carrières sont plutôt liées aux « mondes des bars », des jeux, de la « flambe », de la nuit. Même si au départ, ils ont les mêmes ambitions que les précédents, ils continuent leur activité de trafic. Ce sont en quelque sorte des individus qui « n'arrivent pas à s'arrêter ». Dans leurs propos, leur carrière est liée à ce que Loïc Wacquant nomme la *débanalisation de la vie quotidienne*. Comme pour les sportifs, la carrière dans le trafic « est le vecteur d'une *débanalisation de la vie quotidienne*, en ceci qu'elle fait de la routine le moyen d'accès à un univers sensoriel et émotionnel palpitant et imprévisible ou s'entremêlent aventure, honneur masculin et prestige. L'appartenance au gym est la marque tangible de l'acceptation dans une confrérie virile qui permet de s'arracher à l'anonymat de la masse »¹⁵. Plaisir, sensations fortes, sentiment d'appartenance, des « *montées d'adrénaline* » comme ils nous disent, voilà ce que leur procure leur carrière tout autant que des gains financiers. Ces gains permettent à leur tour les jeux d'argent : la « flambe » est la continuité de la carrière du « dealer ». Par exemple Bertrand nous rapporte qu'il est « *capable de claquer entre 10000 et 20000 euros par soir et parfois pendant plusieurs soir de suite* ».

Néanmoins, certains oscillent aussi entre les deux formes de deal présentés ci-dessus. Ils investissent le capital dans un commerce et poursuivent aussi une carrière dans le trafic. Ils hésitent entre « se stabiliser », parfois ils disent « ne pas y arriver », ne pas pouvoir sortir des cercles de la nuit et des jeux.

3.2 - Les années 90 : des transformations notoires

En France, en 1995, on assiste à un vrai tournant dans le champ de la toxicomanie, avec la mise en place de produits de substitution, notamment la méthadone. Ces mesures auront pour effet une nette baisse des consommations d'héroïne, une baisse des décès par sida chez les usagers de drogue par voie intraveineuse, une baisse des décès par surdose et une

¹⁵) Wacquant L., Protection, discipline et honneur. Une salle de boxe dans le ghetto américain, Sociologie et Sociétés, 27,1, 1995.

décroissance des nouveaux cas de Sida lié à l'usage de drogue injectables¹⁶. La baisse de la consommation d'héroïne va entraîner des modifications dans le trafic des stupéfiants : Le trafic se recompose.

Parmi ces transformations, la plus remarquable est le passage d'un produit à un autre : les trafiquants des mondes du banditisme vont abandonner progressivement l'héroïne pour passer au trafic du cannabis. Nous assistons à une arrivée massive du cannabis au niveau des consommations et des trafics. Ensuite d'autres réseaux vont se greffer sur les réseaux plus anciens – ceux qui ont émergé dans les années 80 – à partir du trafic du cannabis.

Les mondes du banditisme subissent aussi des mutations profondes. La principale est l'installation d'opérateurs de ces mondes en Espagne – processus que j'ai décrit précédemment. L'entrecroisement des mondes du banditisme et des mondes populaires donne naissance à de nouvelles configurations du trafic. Les trafiquants, issus des mondes populaires, qui ont accédé au trafic de demi-gros dans les années 80 vont s'affranchir « des mondes du banditisme ». Ils sont en mesure, aujourd'hui, de se fournir en cannabis directement dans le sud de l'Espagne et parfois même au Maroc. Les « anciens du monde du banditisme » voient ainsi des parts de marché, qu'ils contrôlaient jusqu'à présent, leur échapper. **Ces deux types de réseaux vont entrer en conflits violents qui parfois finissent en crime de sang. Aujourd'hui ces réseaux sont dans une concurrence féroce, des règlements de compte ont lieu sous forme de crimes, de rapt, d'intimidation.**

Les années 90 se caractérisent notamment par l'arrivée massive de la cocaïne dans les trafics. A Marseille, ce sont les mêmes réseaux qui vont distribuer le cannabis et la cocaïne. A partir du sud de l'Espagne la cocaïne va suivre les mêmes circuits que le cannabis et les mêmes routes commerciales ; c'est d'ailleurs ce qui permet une entrée massive en Europe de la cocaïne. En effet, les filières du cannabis – notamment de la résine de cannabis marocaine vers l'Europe – sont mises en place depuis plusieurs décennies, leur efficacité n'est plus à prouver. Les trafiquants de cocaïne, ont greffé leur activité sur les filières, les routes commerciales, les logistiques de transport déjà existantes pour le trafic de la résine de cannabis marocaine.

¹⁶) Source : Séries Statistiques de l'OFDT (Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies).

Les recherches qui portent sur les consommations et les données nationales soulignent un fait important : les poly-consommations (c'est-à-dire l'usage de plusieurs produits stupéfiants. D'ailleurs, cela soulève des questions importantes pour les pouvoirs publics en terme de santé publique). Parallèlement à ce processus, au niveau du trafic à Marseille, j'ai remarqué l'apparition d'un phénomène que je qualifie de « poly-deal ». C'est-à-dire l'émergence d'un nouveau profil de trafiquants qui commercent différents produits¹⁷ ; l'association cannabis – cocaïne est la plus manifeste.

Par ailleurs, le trafic de la cocaïne va être dynamisé par une demande de plus en plus forte. L'héroïne n'est plus « à la mode », elle n'est plus « tendance ». Elle est entourée d'un halo de représentations de plus en plus négatives. L'héroïne est associée à la maladie, à la mort, à la déchéance physique et morale. Par contre les constructions sociales des représentations de la cocaïne vont suivre le chemin inverse. Son caractère « stimulant » s'imisce dans les esprits ; il est fortement associé au « culte de la performance »¹⁸.

Les propos de Selim, consommateur et revendeur de cannabis et de cocaïne, illustrent bien cet aspect :

« La cocaïne c'est la bonne baise, le bon délire, le bon éveil, ça décuple tes forces (...) ce n'est plus la culture de l'endormissement comme pour l'héroïne. C'est la culture de l'action, de réaction, tu rebondis (...) Tu maîtrises tout le monde ; tu n'as pas peur de la vie, c'est la vie qui a peur de toi... L'héroïne c'est « je saute en parachute et je plane... » et quand tu n'as plus de parachute « je m'écrase par terre », tu pars du haut et tu t'écrases en-bas comme une merde... La coke, au contraire, tu pars du bas, vers le haut, vers le sommet... »

Conclusion

En France, au début des années 90, les sciences humaines et sociales – en particulier la sociologie, l'anthropologie, l'économie¹⁹ – ont investi le champ des psychotropes. Elles ont généralement privilégié les formes territorialisées des consommations et du trafic (les

¹⁷) Ce phénomène existait déjà dans les années 80 mais de manière très marginale. Il s'est accentué et a pris forme socialement dans les années 90 et surtout depuis le début des années 2000.

¹⁸) Ehrenberg A., Le culte de la performance, Calmann-Levy, 1991.

¹⁹) Il existe quelques travaux antérieurs à cette période, notamment le remarquable travail de Robert Ingold, qui a le mérite de poser les jalons d'une anthropologie des « drogues » en France. FR. Ingold, « Les poudreux dans la ville, contribution à une anthropologie de la dépendance chez les héroïnomanes ». Thèse de doctorat de 3^{ème} cycle en anthropologie et écologie humaines, université Paris V, 1984.

banlieues, les quartiers dits « défavorisés » ou « sensibles », les centres-villes). Ces recherches étaient dynamisées par une « urgence sociale » affichée par les politiques publiques en matière de stupéfiants et par un développement de la commande publique. Aujourd'hui, les recherches sur le trafic de détail ne manquent pas ; à l'inverse d'autres travaux décrivent les grands circuits internationaux qu'empruntent les psychotropes dans des perspectives de géo-politique mondiale. Mais nous savons peu de choses d'un point de vue sociologique ou anthropologique sur les manières dont se structurent les filières, les réseaux de distribution, et la circulation des psychotropes. Le trafic des drogues est continuellement en mutations ; il disparaît d'un territoire et réapparaît ailleurs. L'analyse des trafics des drogues demande de raisonner constamment à des échelles territoriales différentes car nous avons affaire à des faits sociaux qui ont des formes multiples et qui se déploient en rhizomes. Finalement, je dirai que les marchés modernes des drogues se caractérisent par des espaces et des réseaux transnationaux. Le trafic est constamment dans un processus de déterritorialisation / reterritorialisation.